

« 2 »

Guyline Massoutre

Number 79, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1996). Review of [« 2 »]. *Jeu*, (79), 173–175.

pensatoire. Cette laideur est rendue acceptable par un oxymore idéologique à double face : beau, mais idiot (Christian) <-> laid, mais noble d'âme (Cyrano). En ce sens, *Cyrano* est une sorte de Quasimodo *clean*, permettant à chaque corps dont le dessin ne respecte pas les conventions plastiques imposées par les magazines de mode, le cinéma, la télévision et autres médias, de connaître le temps d'une représentation (et ce mot doit être pris dans son sens le plus lourd) une sorte de douce revanche. Il y a ensuite que le héros inventé par Rostand réemploie toute une série de traits typiques des surhommes engendrés par le roman et le théâtre populaires. Victorieux et brave au combat, au-dessus des choses de l'argent, fort en gueule, capable d'user de toutes les ressources du langage (ce que ne peuvent faire les autres personnages, aucun d'eux), il est le digne petit-fils de Rodolphe de Gerolstein (*les Mystères de Paris*) et le non moins digne grand-père de John Wayne (il dégaîne l'épée aussi vite que celui-ci son six-coups) et de Rambo (avec lequel il partage cette fine maxime : c'est moi qui pisse le plus loin). À cela s'ajoute un fait récurrent : Cyrano méprise les élites de son temps, mieux : il les domine sur leur propre terrain symbolique, celui du beau langage et de l'art ! À cet égard aussi, la pièce de Rostand rencontre des terrains fertiles dans la doxa contemporaine, elle est un véritable dictame relié au ressentiment larvaire qui a remplacé l'esprit critique et les projets de réformes sociales de naguère. Il y a enfin que le héros de Rostand incarne la figure mythique du dernier des purs ce qui, dans nos alentours, le place à mi-chemin de Mario Tremblay et de Lucien Bouchard.

Pierre Popovic

Danse

« 2 »

Chorégraphie et conception visuelle d'Édouard Lock. Scénographie : Stéphane Roy ; éclairages : Pyer Desrochers et Axel Morgenthaler ; costumes : Vandal et Dénomé Vincent ; réalisation du film : Édouard Lock. Avec Michael Dolan, Liza Kovacs, Sarah Lawrey, Louise Lecavalier, Francine Liboiron, Fabien Prioville, Rick Gavin Tjia, Donald Weikert, et les musiciens Denis Bonenfant et Jérôme Charles. Coproduction de La La La Human Steps, du Festival international de nouvelle danse, du Théâtre de la Ville (Paris), du Centre national des Arts (Ottawa) et d'Octobre en Normandie (Rouen), présentée en reprise à la salle Wilfrid-Pelletier les 26, 27 et 28 janvier 1996.

Pavane pour l'infante

Les chorégraphies d'Édouard Lock reposent sur une conjonction de la vitesse, de la force et de la beauté. L'exigence de dépassement qu'il impose au danseur, à la limite de ses possibilités, a toujours été la caractéristique première de son langage chorégraphique. On connaît aussi la part importante du langage visuel dans son travail de création, notamment la place du cinéma qui, grâce aux films projetés entre les séquences dansées, redouble la présence artistique des danseurs – dans une autre qualité de la performance –, et la signification, tant dans l'espace que dans le temps.

2 est une création puissante, aussi extravagante, électrique et foudroyante que les précédentes. Louise Lecavalier en est la vedette tellement attendue que le ravissement de retrouver ses sauts, ses façons de se jeter dans le vide, sa beauté

noire et blonde aussi – mélange de grâce et d'une force extrême, rare chez une femme – produisent l'alchimie indispensable au succès. Le thème de 2 n'en est que plus troublant, puisque Lock introduit ici la vieillesse, qui défraîchit la pureté plastique et la grâce, qui défait le tonus musculaire et qui vient cruellement interrompre l'art de la scène, privant ainsi l'interprète de sa raison d'être.

2 marque un certain retrait de Louise Lecavalier, au profit du travail de trois autres danseuses et de quatre danseurs. La perfection de l'ouverture par Liza Kovacs, la magie du quatuor féminin, la beauté époustouflante du travail de Rick Gavin Tjia, l'énergie des hommes ensemble, tels ont été les moments fabuleux de 2, dont on ressort abasourdis et galvanisés. Il y a une incontestable alchimie « Lock » : ses danseurs semblent avoir épousé sa vision secrète et retraduire dans une gestuelle parfaite le rêve du Grand Œuvre. Devant la perfection des sauts, des mouvements de jambes – très travaillés et récurrents –, le spectateur se livre lui-même à une sorte de gyromancie, happé par l'envoûtement de cercles magiques dont le secret est un grand art occulte. Noirs sont les officiants, mais les visages, les doigts et les jambes contrastent par la couleur de la chair avec le monde fermé des ombres que chacun porte en soi et que Lock donne à voir.

Au monde de la nuit appartient celui du commerce des corps. Les partenaires se lancent, se désirent et se repoussent dans un ballet d'échanges rapides et sans fin. Les contacts, sous l'empire d'une force vraie, expriment la passion, la complicité et la confrontation. En permanence, les êtres se cherchent et s'exposent avec entièreté, qualité plus sublime que

l'authenticité, car il ne semble pas s'y dissimuler de profondeur ni d'intimité. La présence de l'instant s'incarne dans ces corps dont on ne peut imaginer qu'ils puissent aller plus loin, plus vite ni plus fort. Quelque chose de l'esprit se réalise physiquement, comme une sorte de miracle propre à convaincre les plus sceptiques. Ce langage profane crée ainsi ses adeptes et ses adorateurs, car les spectacles de Lock mobilisent les esprits pugnaces et les rockers amateurs de rigueur. En effet, Lock dirige sa création avec une foi digne des croisades, une efficacité tactique comparable à celle d'un commando et un ordre quasi militaire de la charge guerrière. Nulle violence, cependant, ne gêne jamais l'entreprise, car la danse n'est pas l'expression des esprits belliqueux ; mais, entre les accalmies où les corps s'abandonnent au repos et où le temps se fige, la virtuosité de la vitesse évoque la rapidité et la précision d'un combat au corps à corps. Des prouesses physiques résultent de la décharge soudaine de l'énergie, entraînant les fougueux danseurs dans un érotisme qui les rassemble.

La vieillesse est donc à la fois une réalité cruelle, surtout chez les danseurs mais pas exclusivement, et le signe même de la fragilité humaine. Cette perspective, qui démystifie la perfection artistique, ramène l'expression aux vérités quotidiennes : les deux écrans qui mettent en gros plan le visage de poupée de Louise Lecavalier et ses traits de femme vieillie, ridée et flétrie, suggèrent la solitude de l'artiste face à l'indifférence du monde. L'anonymat qui guette la vedette, déchue de sa gloire, est ici traité avec une belle tendresse, et la haute technicité du ballet rend d'autant plus hommage aux artistes que la ferveur découlant de leur réussite ne leur épargnera pas sa fugacité.

Rick Gavin Tjia et
Louise Lecavalier.
Photo : Édouard Lock.



On retient de ce spectacle un formidable hymne au bonheur de danser et à la joie de vivre, avant qu'il ne soit trop tard. C'est un *carpe diem* que Lock nous adresse, sur une musique baroque (Rameau et Frescobaldi) jouée en scène au clavecin, de même que sur de très abstraites musiques contemporaines (de l'Anglais Gavin Bryars, des Américains Iggy Pop et Steve Albini et de l'Irlandais Kevin Shields). Les corps athlétiques sont pleins et forts, mais d'immenses grilles de fer, imaginées par Stéphane Roy, menacent de se refermer comme des pièges sur les danseurs. On y respire une folie exaltante, une énergie enflammée, une passion vibrante ; mais il circule aussi un courant froid-chaud magnétique autour de Louise Lecavalier. La

danseuse, comédienne également dans ce spectacle, semble portée par une sollicitude nouvelle de son chorégraphe, plus humain qu'auparavant, et accompagnée par un ensemble de danseurs aux mouvements plus pathétiques et plus complexes que naguère. Toutefois, si la finesse des morceaux musicaux, précédés de danses en silence qui montrent ici la prédominance – assez rare – du geste sur le son, doit être soulignée, on aimera surtout dans ce spectacle la vibration jeune, rigoureuse dans l'audace et directement branchée sur nos tripes, qui nous emporte dans des émotions singulières et voisines de la commotion.

Guyline Massoutre